

LISE DEHARME

# Cette année-là...

*PRÉFACE DE PAUL ÉLUARD*

*nrf*

GALLIMARD







# CETTE ANNÉE-LA



LISE DEHARMÉ

# Cette année-là...

*PRÉFACE DE PAUL ÉLUARD*

*nrf*

GALLIMARD  
*Onzième édition*

*Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires sur vélin  
pur fil Lafuma Navarre dont quinze exemplaires numé-  
rotés de I à XV, et cinq exemplaires hors-commerce  
marqués de a à e.*

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour  
tous les pays y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard 1945.*



CETTE ANNÉE-LA  
COMME LES AUTRES  
NOUS AVIONS BESOIN DE CONTES

*C'est doux les contes et c'est interminable. Et l'enfant se cramponne au temps qui ne passe plus. L'enfant ne grandit plus, ne grandira jamais. L'enfant, ce soir, ne s'endormira pas. A quoi bon dormir puisque son rêve est là, clair et animé, entre ses yeux et entre les lèvres douces de la conteuse. Et la conteuse rêve : elle s'accorde obstinément au monde magique de l'enfant, elle le tient par la main, elle l'entraîne sur la route miraculeuse où les êtres se confondent avec leurs désirs.*

*Les femmes ont parfois — je voudrais dire : souvent, mais je connais trop peu de femmes — l'intelligence pleine de grâce des enfants. Cela se voit dans les yeux et s'entend dans la voix de M<sup>me</sup> d'Aulnoy, de M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont, de*

## CETTE ANNÉE-LA

*Schahrazade et de Lise Deharme. Leurs fleurs, leurs lumières, leurs robes ou leurs loques, leur jeunesse ou leur vieillesse deviennent celles de tous. Elles vivent, apparaissent, disparaissent, se transforment, agissent. Elles ont tout pouvoir. Ce qu'elles font des objets, les poètes voudraient bien en faire autant des mots. Mais les poètes ont presque toujours une tête d'homme malheureux, et il leur faut, pour être écoutés, prendre le masque de leur voisin qui n'est pas poète et qui est encore plus malheureux qu'eux. Et voilà, cela ne leur plaît pas. Alors, adieu aux belles images, adieu à leur voisin, adieu à leur éternité.*

*Les contes de Lise Deharme sont des poèmes en prose, le poème idéal surgi de la misère de notre temps, le poème de l'espoir indomptable, des vœux à en perdre la tête. Et c'est tout de suite une autre vie, surprenante, entièrement fondée sur la passion de la vie merveilleuse et du bonheur — même immérité.*

Paul ÉLUARD.

Le printemps, cette année-là, avait commencé de bonne heure. Les bourgeons éclataient dans le cœur de l'homme et les femmes fleurissaient leur chapeau. Dans un village perdu de la montagne, une petite fille sortie pour cueillir des coucous reçut sur le cou, juste comme elle passait, une couleuvre tombée en se débattant d'entre les serres du rapace Jean le Blanc.

Drôle de cadeau du diable ! Recevoir, tombé du ciel, un serpent comme collier, c'est un peu comme d'être née coiffée. Le reptile s'était endormi, fatigué de sa chute, la petite continua à cueillir ses

## *CETTE ANNÉE-LÀ*

fleurs. Sa mère lui avait bien recommandé de prendre garde aux vipères ; prudente elle tenait ses yeux baissés vers la terre, et voilà que du ciel...

Cette même année, dans la Vallée d'Auge, un enfant qui gardait les vaches dans un champ, aperçut sur la route, une automobile qui roulait à vive allure. Arrivée à sa hauteur, cette voiture s'arrêta instantanément et sans bruit. Il n'y avait personne sur le siège, ni dans l'intérieur. Personne ne conduisait, on ne conduisait personne. « L'Auto fantôme », dit l'enfant. Un merle sifflota dans un arbre, des cerises tombèrent sur le capot de l'automobile avec un bruit inhabituel.

L'enfant ouvrit la portière..... ce qu'il vit lui fit si peur qu'il fallut l'emmener à la ville pour le guérir.

Cette année-là, ils étaient trois petits enfants dans la rue. Trois petits enfants en guenilles, dont les parents buvaient pour oublier.

C'était un dimanche; ils n'avaient pas assez de sous pour aller au cinéma, pas assez de souliers pour aller se promener, pas de quoi manger pour le goûter et trop peur des flics pour mendier.

Le premier dit : « Que de bottes ». Le second : « Qu'ils sont larges les chapeaux des dames, qu'ils sont hauts leurs souliers », et le troisième qui était une petite fille dit : « Demain c'est lundi, y aura pas eu de dimanche... avant... des fois, le

## CETTE ANNÉE-LÀ

dimanche, c'était gentil, y nous emmenaient, on mangeait des frites ».

— C'matin, la dame est encore venue chercher notre litre de lait, elle pourrait nous le laisser le dimanche, quand même.

— Le dimanche à c'qui paraît elle leur zi donne un litre de pinard en plus.

— Ils seront saouls ce soir.

— Ça changera pas, attendez voir que j'aie quinze ans, quelle tripotée, mes seigneurs.

Assis sur un banc, ils regardaient leurs doigts de pieds qui sortaient comme pour rire. Ils jouèrent avec, un court moment.

Un chien passa : « Venez au bois, y a « leurs » boîtes à ordures avenue Henri-Martin, je ne vous dis que ça, c'est mieux qu'au marché noir. » « Non », dirent les enfants, « on aime mieux pas, merci quand même ».

Le chien passa.

Les enfants dirent : « Y a qu'à attendre, on verra bien... »

Une forte dame couverte de roses

## CETTE ANNÉE-LA

rouges passa avec son mari en se disputant, une rose tomba.

Ils eurent du chocolat d'une petite fille, le sourire d'un bébé et je ne sais combien de paires de gants données par des petits garçons.

« Y a qu'à attendre », dirent les enfants. Un papier vola autour d'eux, soulevé par le vent. Il tomba sur les genoux d'Élisabeth, la fille. Elle lut : « Vivre libres ou mourir ». « On fait partie d'une société secrète », qu'elle dit. « Oui », dirent les garçons.



Cette année-là, le trente et un du mois d'août, comme nous étions dans un square, mon ami et moi à nous chauffer au soleil, un merle *blanc* passa au-dessus de nos têtes, cueillit du bec dans l'herbe une pâquerette qu'il posa sur mon genou croisé, puis s'envola.

Nous partîmes déjeuner bras dessus bras dessous en traversant la rue de la Paix déserte (car tout n'était que désert, cette année-là, sauf les champs de bataille). En traversant la rue de la Paix, un petit cheval *couleur de neige* passa au grand galop en secouant sa crinière et manqua nous renverser.

## CETTE ANNÉE-LA

Il y avait au coin de la rue des Petits-Champs, un restaurant très gentil où, avant tout ça, on mangeait très bien pour quinze francs. Ce jour-là, nous n'eûmes qu'un potage et une purée de pommes de terre, vilaine comme tout. Le café, comme dit mon ami, ne risquait pas de nous empêcher de dormir, ah ! non. Comme mon ami regardait une jeune fille très jolie, toute seule à une table, celle-ci se leva brusquement et me tendit la main. « Eh bien, tu ne me reconnais pas ? On a été à l'école ensemble, rappelle-toi, voyons, à Villejuif, et longtemps encore... J'avais des nattes, j'étais toujours en deuil, tu sais bien, voyons, la petite *Blanche*. »

L'après-midi on a été à Versailles, c'est pas loin. On est resté dans le parc, dans un coin, tout seuls où y avait que des statues, des belles statues toutes *blanches*, c'était beau. On regardait le ciel, on est resté si longtemps qu'on savait plus qui on était, où on était...

Mais le soir en rentrant, v'là qu'au

## CETTE ANNÉE-LÀ

métro on est pris dans une rafle, des flics qui nous rassemblent, pour envoyer les jeunes gens travailler là-bas, loin...

« Vos papiers », qui disent à mon ami.

« Ça y est », qui m'fait tout bas.

Mais tout à coup, v'là-t'y pas l'flic qui s'excuse. « Oh ! pardon, Monsieur », qui dit à mon ami, « j'vous avais pas bien vu. »

Alors, moi, je m'retourne vers mon ami et qu'est-ce que je vois ? Il avait les cheveux *tout blancs*.

Cette année-là, Lord Ghost !.....

— J'avais des excuses...

— Oui, tu avais des excuses, c'est certain, mais en cherches-tu vraiment ? Est-ce digne d'un esprit aussi profondément raisonnable.....

— Sans doute, sans doute, mais ce mariage était une absurdité sociale, sentimentale et sexuelle.

— Tu t'es soumis sans réflexion, à Dieu vat ! C'est trop commode, il faut être maître à son bord, maître après Dieu.

— Le cours lent des choses vous entraîne peu à peu. On se croit à Paris et le vaisseau touche aux Antilles, on tend les bras

11111111111111111111

11111111111111111111



## ARAGON

ANICET ou LE PANORAMA  
LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE  
LE LIBERTINAGE  
LE MOUVEMENT PERPÉTUEL  
LE PAYSAN DE PARIS  
TRAITÉ DU STYLE  
LA GRANDE GAITÉ  
LES VOYAGEURS DE L'IMPÉRIALE  
LE CRÈVE-CŒUR  
AURÉLIEN

### Éditions reliées

LES VOYAGEURS DE L'IMPÉRIALE  
LE CRÈVE-CŒUR  
AURÉLIEN

## PAUL ÉLUARD

MOURIR DE NE PAS MOURIR  
CAPITALE DE LA DOULEUR  
L'AMOUR LA POÉSIE  
LA ROSE PUBLIQUE  
LES ANIMAUX ET LEURS HOMMES,  
LES HOMMES ET LEURS ANIMAUX  
DONNER A VOIR  
CHANSON COMPLÈTE  
CHOIX DE POÈMES (1914-1941)  
MÉDIEUSES  
POÉSIE ININTERROMPUE

### Éditions reliées

CHOIX DE POÈMES  
(1914-1941)  
CAPITALE DE LA DOULEUR  
POÉSIE ININTERROMPUE

### Édition illustrée

DOUBLES D'OMBRE  
*Poèmes et Dessins de*  
PAUL ÉLUARD et ANDRÉ BEAUDIN  
(1913-1943)